

Un Héritage dans les Airs

ROMAN D'AVENTURES

I

UNE NOUVELLE INATTENDUE

On finissait de dîner. M. Dalmon rompit le silence et demanda :

— Qu'as-tu donc, ma chère Jeanne ? Tu paraissais toute triste, toute soucieuse. Aurais-tu quelque peine que tu ne voudrais pas me confier ?

En prononçant ces mots, M. Dalmon regardait sa fille assise, en face de lui, devant la table qu'on venait de desservir. Ses regards exprimaient une vague inquiétude.

Naguère à la tête d'une des plus importantes maisons de droguerie de la rue des Lombards, M. Dalmon s'était, jeune encore retiré des affaires, avec une fortune assez ronde qu'il avait très honnêtement gagnée. Depuis la mort de sa femme, survenue inopinément deux ans plus tôt, il avait reporté toutes ses affections sur son unique enfant, sa fille Jeanne, pour laquelle il avait toutes les gâteries.

C'était même à cause d'elle qu'après avoir cédé son fonds de commerce il était resté à Paris et qu'il habitait en plein centre de la capitale, rue de Sèze, dans un petit mais confortable appartement, dont les fenêtres ouvraient sur le boulevard. Et l'on ne se doute pas de la force de volonté, du courage qu'il faut à un ancien commerçant de la rue des Lombards, pour venir habiter dans un quartier comme la rue de Sèze.

C'est un changement complet d'habitudes, une vie absolument différente. On conduirait un Arabe au pôle Nord, ou un brave Auvergnat chez la reine d'Angleterre, que l'un et l'autre ne se trouveraient pas plus dépayés.

A l'époque où commence ce récit, Jeanne Dalmon atteignait sa vingtième année. Accomplie en tous points, charmante au physique comme au moral, elle méritait sous tous les rapports la tendresse que son père lui témoignait, et dont elle n'abusait jamais, bien que cette tendresse fut peut-être un peu trop exclusive.

Elle aimait son père autant que son père l'aimait. Elle n'avait aucun secret pour lui, et elle vivait heureuse, confiante en l'avenir, sous cette douce et tendre protection paternelle.

Ce fut du ton le plus affectueux qu'elle répondit à la question de son père :

— Tu sais bien, cher père, que je n'ai rien de caché pour toi. Si j'avais un chagrin quelconque, je t'en aurais fait part aussitôt.

Elle ajouta d'un ton câlin :

— Tu n'en doutes pas, j'espère. Si tu en doutais, cela me ferait beaucoup de peine.

Pourtant, insista M. Dalmon, mes yeux ne me perdent point. Depuis quelques jours déjà, tu as perdu de ta gaieté ordinaire. Ne dis pas non. Je m'en aperçois bien, je n'ai pas les yeux dans ma poche. Ce changement d'humeur m'inquiète d'autant plus que voici les beaux jours revenus et que ce radieux soleil, cette douce température ne sont pas faits pour inspirer la tristesse. Tu as donc quelque chose ? Allons, voyons, mademoiselle, dites vite la vérité... toute la vérité, sinon !

Jeanne hésita une seconde, puis, devant le bon sourire de son père, elle se décida :

— Eh bien ! père, répondit-elle en souriant à son tour, puisque rien ne t'échappe, et que tu fais le juge d'instruction, je t'avoue qu'en effet, depuis quelques

jours, je ressens comme une sorte d'ennui, une vague tristesse et c'est précisément le retour du printemps qui en est la cause.

— Comment cela ? Le printemps te rend triste ? interrogea M. Dalmon déjà inquiet à la seule pensée que sa fille pouvait être souffrante.

— Oui, la vue de la nature en fête, de la verdure qui renaît, des fleurs qui commencent à éclore, les oiseaux que j'entends chanter quand nous allons nous promener aux Tuileries ou au bois de Boulogne, tout cela m'inspire comme un vague désir de partir en voyage, d'aller vivre à la campagne, loin du bruit et de la foule. Ce doit être si bon d'être libre aux champs, de marcher dans le soleil, de voir de loin l'horizon.

— Ce n'est que cela, répliqua M. Dalmon dont le visage s'illumina aussitôt d'un sourire, que ne le disais-tu plus tôt, ma chère enfant ! Tu veux aller à la campagne ?... C'est bien facile. Rien ne nous retient à Paris, dès demain nous pouvons nous mettre en route. Nous partirons quand tu voudras. Tu sais bien que ta joie fait la mienne et que ton bonheur est le mien.

— Oh ! père chéri, fit Jeanne d'une voix émue, en embrassant son père, comme tu es bon !... que je t'aime !

M. Dalmon se laissa embrasser avec un plaisir visible. Il rendit le baiser à sa fille, puis il reprit :

— Il ne nous reste plus maintenant qu'à décider de quel côté nous irons. As-tu quelque préférence ? Nous irons où tu voudras. Moi, cela m'est indifférent.

— Ma foi non ! père, je n'ai aucune préférence, peu m'importe le pays, pourvu que la campagne soit belle, avec des grands arbres et des oiseaux.

— Que dirais-tu de l'Auvergne ? proposa M. Dalmon après avoir réfléchi pendant un instant.

— Oui, allons en Auvergne, c'est une bonne idée, approuva aussitôt Jeanne. C'est une contrée pittoresque, même un peu sauvage, dit-on. Voilà tout à fait ce que je souhaite afin de me croire encore plus loin de Paris.

— Tu n'aimes donc pas Paris ?

— Oh ! pas du tout.

— C'est pourtant joli.

— Pas autant que les prairies, les bois, le beau ciel. On ne voit pas tout cela à Paris.

— Alors, c'est entendu, déclara M. Dalmon, nous partons pour l'Auvergne..., nous trouverons facilement là-bas, dans quelque jolie vallée, une petite maison toute meublée que nous pourrions louer pour l'été. Ma foi, c'est une bonne idée que tu as de partir. Moi aussi je serai content de quitter Paris. Depuis que nous n'habitons plus la rue des Lombards, il me semble que l'on m'a changé Paris, je ne l'aime plus.

Jeanne ouvrait la bouche pour répondre lorsqu'un coup de sonnette retentissant vint lui couper la parole.

Quelques instants après, la porte de la salle à manger s'ouvrait, livrant passage à la vieille bonne que M. Dalmon avait à son service depuis plus de vingt-cinq ans. Un de ces types de vieilles servantes, moins rare encore qu'on ne le croit, hargneuse pour les étrangers, dévouée à ses maîtres comme une caniche, bougonnant du matin au soir, fidèle, discrète, économe. Comme le lierre, elles meurent où elles s'attachent.

— Qui est-ce, Geneviève ? demanda M. Dalmon.

Sans mot dire, Geneviève présenta à son maître une carte de visite sur laquelle il lut à haute voix :

“ Alfred Charrier, licencié en droit. Recherches pour successions, 42, rue Bonaparte. ”

— Je ne connais pas du tout ce monsieur, murmura M. Dalmon. Il demande à me voir ? ajouta-t-il à haute voix.

— Oui, monsieur, répondit Geneviève. Je lui ai dit que vous finissiez de dîner et qu'à ce moment-là vous aimiez bien être tranquille, que ça n'était pas l'heure de déranger les gens, il a insisté. Il prétend qu'il a à vous parler d'une affaire très importante.

— A moi, d'une affaire très importante ?

M. Dalmon fit un geste signifiant qu'il ignorait absolument ce dont il s'agissait, puis il ajouta :

— Alors faites-le entrer au salon, je vais l'y rejoindre immédiatement.

Geneviève sortit pour exécuter l'ordre.

— Que peut te vouloir ce monsieur ? demanda Jeanne à son père lorsque la bonne se fut retirée.

— Je n'en ai aucune idée, répondit M. Dalmon, sans savoir pourquoi, éprouvait une légère inquiétude. Je ne connais pas ce monsieur et je n'ai pas d'affaire. Espérons qu'il ne vient pas m'apprendre une mauvaise nouvelle.

Sur ces mots, M. Dalmon se leva et sortit de la salle à manger pour se rendre au salon.

Là, il se trouva en présence d'un homme de haute taille, très correctement vêtu, paraissant âgé d'environ quarante ans, et dont la physionomie éclairée par deux yeux vifs, perçants, respirait l'intelligence et la finesse.

Il portait sous le bras une volumineuse serviette de cuir noir, comme en ont d'ordinaire les avocats et les hommes d'affaires.

— Monsieur, commença-t-il, après les premières salutations, c'est bien à M. Louis Dalmon que j'ai l'honneur de parler ?

— Oui, monsieur.

— Permettez-moi de préciser. C'est bien à M. Louis Dalmon, ancien négociant en droguerie, rue des Lombards.

— A lui-même, répondit M. Dalmon ; veuillez donc me dire ce qui vous amène chez moi.

— C'est une communication de la plus haute importance que j'ai à vous faire. Mais avant d'aller plus loin, je crois utile, si vous le permettez, de vous donner quelques explications sur le genre d'affaires dont je m'occupe habituellement.

M. Dalmon se contenta de s'incliner.

— Comme ma carte a dû vous l'apprendre, reprit M. Charrier, je suis à la tête d'un cabinet qui a pour spécialité les recherches en matière de successions. Voici en quoi consistent ces recherches :

“ Il arrive assez fréquemment que des personnes possédant une fortune considérable meurent sans avoir fait de testament, sans laisser de parents connus. En l'absence d'héritier, leur succession tomberait donc en déshérence et leurs biens reviendraient à l'Etat. C'est précisément ce fait que je me propose d'empêcher. ”

“ Quand je suis avisé, par un de mes nombreux correspondants de France ou de l'étranger, qu'une personne est morte dans les conditions que je viens de vous indiquer, je me mets aussitôt en campagne. Au moyen de patientes recherches dans les actes de l'état civil, grâce aux renseignements que je fais prendre de tous les côtés, je parviens presque toujours à découvrir un parent d'un degré assez proche pour lui permettre de se porter héritier. Averti par moi, il peut recueillir la succession qui lui est échue et dont, sans mon intervention, il aurait été frustré. ”

— Je comprends, monsieur, interrompit à ce moment M. Dalmon, mais je ne vois pas trop où vous voulez en venir. Je ne me connais pas de parents, par conséquent, je ne puis avoir d'héritage à recueillir.

— Eh bien ! monsieur, riposta l'agent d'affaire avec un sourire satisfait, vous venez de faire un héritage dont l'importance peut être évaluée à environ deux millions. C'est précisément pour vous annoncer cette nouvelle que je suis venu vous voir.

M. Dalmon avait bondi sur sa chaise.

— Deux millions ! répétait-il effaré. Je viens de faire une succession de deux millions ! Où cela ! Quel est ce parent ?

— La succession n'est pas encore complètement liquidée ; mais elle atteindra probablement le chiffre.